INTRODUCTION

« Si la France est le pays où l'on fait le moins d'enfants, il faut qu'elle devienne celui où on les conserve le mieux. »

(PEYROUX.)

La tuberculose ne peut être comparée à aucune autre maladie. Tandis qu'on a eu raison de la variole par la vaccine, de la diphtérie par des antitoxines, de la fièvre typhoïde par une eau pure, du choléra par des mesures sanitaires bien appliquées, on n'a pu encore triompher du bacille de Koch. Et cependant, depuis les découvertes de Villemin et de Robert Koch, depuis qu'on connaît l'agent pathogène de la maladie, on n'a rien ménagé pour combattre l'ennemi. Des médecins, des savants se sont évertués à la recherche du meilleur traitement de la phtisie, de son sérum spécifique ; d'autres ont poursuivi la solution du problème si difficile de la destruction du bacille par la désinfection. Quel est le résultat de ces nombreuses tentatives ? Le résultat est, nous devons l'avouer, en raison inverse de nos efforts, c'est-à-dire que mieux nous connaissons le bacille, plus il fait de victimes dont le nombre a singulièrement augmenté ces vingt-cinq dernières années.

A quoi est dû cet état de choses ? Cela tient à ce que la tuberculose n'est pas seulement un chapitre pathologique

très important, mais constitue encore un grave problème social, qui ne peut pas être résolu à la Faculté de Médecine, au laboratoire ou à l'amphithéâtre. Dans le développement de cette maladie interviennent de nombreux facteurs sociaux qui, pour être secondaires, ne jouent pas un rôle moins important. Le bacille de Koch a été tout aussi virulent autrefois qu'aujourd'hui et si ses coups sont plus meurtriers à notre époque, cela tient à des causes multiples qui sont plutôt du domaine social que de la sphère médicale. Bien connaître ces conditions sociales qui favorisent l'éclosion de la tuberculose, les modifier, les améliorer, les corriger définitivement sera faire œuvre aussi utile que de lutter directement avec le bacille lui-même.

En tête des desiderata sociaux, nous devons placer le logement, l'habitation de l'individu. Un proverbe persan dit : « Quand l'air et le soleil ne pénètrent pas dans une maison, le médecin y entre souvent. » Il y entre souvent surtout pour y donner des soins à des tuberculeux. Et ces maisons malsaines, insalubres, privées d'air et de lumière existent encore en trop grand nombre dans les grandes villes. Le danger est d'autant plus grave, qu'il y a un plus grand nombre d'individus habitant le même local, et par suite un contact plus direct. Or, d'après des recherches faites par Arnould, il y a, à Paris, plus de trente mille familles composées de six membres qui sont entassés dans une chambre unique. MM. Mesnil et Mangenot ont porté leurs recherches sur les quartiers d'Ivry et ils ont trouvé des chambres uniques occupées par neuf, onze et quatorze personnes dont chacune n'avait que deux mètres cubes d'air. Une femme du monde, s'occupant de charité, est allée visiter elle-même un très grand nombre de logements d'ouvriers à Belleville, et

elle a déclaré que quatre-vingt-quinze pour cent de ces logements étaient occupés par un phtisique. Elle a offert à M. Brouardel de donner les adresses de ces foyers infectés. Ayant rempli moi-même les fonctions de médecin de l'Assistance publique à la Villette, j'ai fait les mêmes constatations si pénibles, et j'ai pu observer ces « logements maudits », ces taudis insalubres, sans soleil, sans lumière, repoussants de saleté et de malpropreté. Dans ces taudis uniques, où il y avait agglomération, on faisait tout : on y mangeait, on y dormait, on y lessivait. Presque toujours, j'y fus appelé par un tousseur, un de ces phtisiques vaincu par la misère et qui n'était plus capable de se rendre à son atelier. Pendant que les siens travaillaient en ville pour rapporter un pénible salaire, le malade gardait cette chambre unique, y toussait, et y crachait par terre des microbes meurtriers. Aussi répandait-il le mal autour de lui avec une rapidité effrayante.

« Y a-t-il lieu de s'étonner, dit le Dr Léon Rosenbaum, que la tuberculose taille si largement dans la masse populaire, lorsque la cause de contagion se multiplie dans les logements insalubres par la promiscuité dans une pièce unique où l'air est horriblement vicié, surtout la nuit, par les sécrétions des personnes présentes et les émanations organiques ? Une telle atmosphère malsaine a évidemment son effet morbide sur la respiration et sur la composition sanguine et l'ensemble a pour résultat la diminution de résistance de l'organisme de l'adolescent et de l'enfant, ce qui les prédispose tôt ou tard à l'envahissement du bacille de Koch. Et si une personne est déjà tuberculeuse, toute la famille n'est-elle pas fatalement condamnée à être infectée tôt ou tard ? Combien de fois, a dit Brouardel, n'a-t-on pas devant les yeux le triste tableau suivant : un ouvrier est assez à l'aise

dans une ou deux chambres avec sa femme et ses enfants. Il est pris de tuberculose. Sa femme le soigne avec un dévouement qui est la règle dans tous les milieux de la société. Elle lutte pour subvenir aux besoins de la famille ; les ressources s'épuisent, la maladie du mari s'aggrave, la misère s'abat avec la privation sur la mère et les enfants. Cette dernière tombe malade elle-même contagionnée par son mari ; tous les deux prennent le chemin de l'hôpital et les enfants sont recueillis par l'Assistance publique. Mais celle-ci les reçoit inoculés eux-mêmes par le germe de la maladie, voués à la mort ou à l'infirmité. Et c'est ainsi que se fait la propagation tuberculeuse dans beaucoup de familles pauvres. »

Les maisons de riches ne sont pas non plus à l'abri de toute attaque. En effet, tandis que leurs appartements sont installés somptueusement, d'après les derniers raffinements du confort moderne, les architectes réservent de toutes petites chambres à la domesticité et des loges malsaines aux concierges. Les gens de service passent la nuit dans des chambres à tabatières, où on grille pendant l'été, où on gèle pendant l'hiver. Ces travailleurs remuent dans la journée la poussière des tapis qui ornent les appartements. Après leur travail, ils sont calfeutrés dans un office prenant jour sur une petite courette. Aussi, grand est le nombre de ces malheureux qui succombent à la phtisie, Comme ils continuent à travailler, à la première et à la seconde période de leur mal, ils répandent le germe autour d'eux et infectent les merveilleux appartements de leurs maîtres.

Quant aux loges de concierges, tout le monde a pu juger quel est leur état insalubre. Occupés en moyenne par trois

personnes, ces taudis sont humides, privés de lumière et d'air. Aussi la phtisie n'y est-elle pas rare.

Par ce rapide aperçu, nullement exagéré, on peut déjà juger quelle est l'importance de l'habitation sur le développement de la phtisie. Le remède ? Il est bien simple. C'est de fournir de gré ou de force des demeures saines à tout individu, à toute famille.

L'habitation doit être salubre, comme l'eau fournie au consommateur doit être pure. Nous n'exigerons pas, avec un médecin américain, de brûler des quartiers insalubres tout entiers, de détruire par le feu toute maison à foyer tuberculeux ; mais nous voudrions qu'on surveillât plus sérieusement l'hygiène des constructions et que chaque maison ait son casier sanitaire. Nous demanderions aussi des maisons saines à bon marché, et une surveillance très sérieuse, pratiquée par des médecins sanitaires, de tous les logements et surtout ceux des quartiers populeux. Bien entendu, ces médecins sanitaires recevront officiellement les pouvoirs les plus étendus pour obliger au besoin propriétaires et locataires à observer les règles conformes à l'hygiène et pour empêcher ou enrayer tout foyer de contagion.

Il y a environ dix années, j'ai fait moi-même une proposition au Conseil municipal de Paris pour obliger tout propriétaire de faire ou de laisser désinfecter un logement qui changerait de locataire. Cette mesure qui, du reste, n'a jamais été appliquée, est indispensable, surtout pour les logements où vient de vivre ou de trépasser un phtisique.

L'alimentation se place également au premier rang dans l'étiologie tuberculeuse. Des expérimentateurs français et italiens ont démontré que des animaux peu nourris ou mal nourris gagnaient plus facilement la tuberculose que des ani-

maux témoins auxquels on fournissait une ration complète. Il en est de même pour l'espèce humaine.

« Tout homme qui travaille, dit le Dr Critzmann, a droit à une ration suffisante d'albumine. Et dans l'état actuel de la société, ce droit n'existe pas. Les substances albumineuses facilement absorbables se rencontrent dans les aliments qui, comme la viande et les œufs, sont inaccessibles aux travailleurs. »

Le fait est absolument exact. Sans doute, nous n'avons plus aujourd'hui les années de famine d'autrefois. Mais il existe cependant dans la masse du peuple un grand nombre de familles qui se nourrissent mal ou insuffisamment. Le salaire de l'employé, de l'ouvrier, n'est pas toujours assez élevé surtout quand il y a lourde charge de famille. La ménagère s'ingénie alors à acheter des denrées bon marché et à composer des petits plats pas chers. Neuf fois sur dix, les denrées de rebut sont sophistiquées ou frelatées, car le marchand, qui vend de la marchandise imposée par l'Etat, est obligé de fournir une denrée préparée et de troisième qualité. Tout impôt de ce genre devrait être rayé de nos mœurs et définitivement supprimé, car il porte une atteinte directe à la santé du peuple qui est le plus grand consommateur. En effet, l'homme, qui se nourrit mal, qui ne répare pas ses forces proportionnellement à ses efforts, à ses dépenses, est une proie facile pour la bacille de la tuberculose.

De même que nous demandons une surveillance très sévère de l'hygiène des maisons, de même nous serions heureux de voir des administrateurs ayant reçu une instruction à cet effet, ou au besoin des médecins sanitaires, procéder à l'examen des aliments qui sont livrés à la consommation. Nous ne voulons faire ici le procès de personne, mais nous

voyons vendre chaque jour dans les rues de Paris des denrées alimentaires non seulement de qualité inférieure, mais dangereuses en substance. Le ventre de Paris, très affamé, a bon estomac, absorbe, dévore tout cela. Quant à le digérer, à l'assimiler, c'est une autre question. Que d'empoisonnements, tolérés par la loi, se commettent quotidiennement !

A cette question importante de l'alimentation se rattache directement l'alcoolisme, qui est également l'un des puissants facteurs de la tuberculose : « Le taudis est le pourvoyeur du cabaret », a dit Jules Simon, et Brouardel d'ajouter : « Le cabaret est le pourvoyeur de la phtisie. » Les deux apophtegmes sont vrais. Dans une statistique officielle qui a été dressée sur la consommation de l'alcool dans les différents départements français, on a noté que la marche de la phtisie était proportionnelle à cette consommation : Peu de tuberculeux dans les régions du Centre et du Sud où on boit une petite quantité d'alcool ; chiffre très élevé de phtisiques dans l'Ouest et dans le Nord où l'on abuse tant de ces breuvages dangereux. Nous nous contentons de rappeler ces faits sans entrer dans d'autres détails sur la mauvaise influence de l'alcoolisme, car ce sujet constitue également un problème trop complexe pour que nous en cherchions sa solution ici. Contentons-nous d'ajouter que ni l'impôt exagéré ni le monopole n'ont jusqu'à présent diminué le chiffre des alcooliques. Devons-nous dire que le peuple boit, à cause de sa misère, pour s'oublier ? C'est une vue d'idée à laquelle nous ne nous rallions pas non plus.

Il existe dans la société d'autres facteurs très puissants, capables de propager la tuberculose. Nons voulons parler des milieux collectifs.

L'homme ne vit plus aujourd'hui, comme autrefois, à l'état

isolé. Les temps modernes, les exigences de l'époque, les transformations du rouage social, les progrès de la civilisatiou l'obligent de sortir de son home, de se mélanger à la foule, de vivre une partie de son existence avec d'autres êtres. Par son travail, pour son plaisir, pour ses fonctions, par maladies ou par contrainte, l'homme vit au moins une partie de son existence dans des milieux collectifs. Enfant, il est mêlé à l'école ou au lycée avec d'autres enfants ; adolescent, il est militaire et il partage la chambrée avec d'autres soldats ; étudiant, il fréquente des hôpitaux, des amphithéâtres, des salles de conférences, des bibliothèques, où partout il y a foule ; employé, fonctionnaire, ouvrier, il est enfermé avec de nombreux camarades. En voyage, nous fréquentons collectivement des voitures publiques ; à l'hôtel, nous occupons au hasard une chambre qui a pu être contaminée par un malade. A l'hôpital, à la prison, dans les administrations, partout on trouve le danger de la collectivité que nous allons brièvement résumer.

1° Commençons par étudier le danger de la collectivité qui menace l'enfant.

Nous ne saurions assez nous préoccuper des établissements scolaires, qui sont fréquemment des foyers tuberculeux. C'est dans ces milieux qu'on trouve un très grand nombre de phtisiques parmi les instituteurs, les professeurs, les surveillants. Cela tient sans doute à la mauvaise hygiène des édifices scolaires manquant d'eau et de lumière et où la propreté est inconnue. Cela tient aussi à l'encombrement exagéré de nos salles d'écoles, des dortoirs de lycée, à une nourriture insuffisante, au surmenage intellectuel auquel on astreint nos jeunes gens. Non seulement, on ne leur donne pas leur compte d'eau, de lumière et d'aliments, mais on

exige encore d'eux, de force ou par des promesses de récompenses, une dose de travail souvent exagérée pour leur cerveau. Tous ces jeunes êtres ne sont pas tous doués de la même façon. Mais le programme est uniforme et excessif pour les qualités physiques et intellectuelles de la plupart. Aussi, un grand nombre de ces jeunes êtres sortent affaiblis de ces épreuves pénibles : les uns ont la colonne vertébrale déviée, les autres ont des tuberculoses locales, d'autres encore sont phtisiques. Qu'un de ces jeunes êtres crache par terre, et cela suffit pour contaminer un grand nombre de ses camarades qui se trouvent déjà dans de mauvaises dispositions personnelles. En effet, dans la plupart des salles d'écoles, on emploie encore le balayage à sec et on soulève ainsi des poussières chargées de bacilles. Ces poussières si dangereuses trouvent un excellent terrain de culture chez les écoliers affaiblis.

L'hygiène des établissements scolaires, d'où sortent un grand nombre de phtisiques ou de candidats à la tuberculose, est insuffisamment surveillée. On s'y préoccupe trop du progrès intellectuel et pas assez du développement physique des écoliers. Dès le jeune âge, on devrait non seulement leur enseigner les notions élémentaires de l'hygiène, mais encore les mettre en pratique devant eux. Ainsi préparés, ils ne se moqueront pas plus tard des inscriptions hygiéniques qu'on commence à afficher un peu partout. Le nombre d'heures de travail devrait être également diminué et restreint à un niveau plus raisonnable, et les jeunes gens devraient passer une partie de leur journée dans des parcs pour s'y livrer à des jeux athlétiques. Pendant ces heures de récréation, les salles d'études seront largement aérées et les parquets net-

toyés au linge humide et jamais à sec, comme cela se fait encore.

Quant aux jeunes gens phtisiques, qu'ils soient riches ou pauvres, ils devraient être éloignés de leurs camarades aussi longtemps qu'ils sont un danger pour eux. Il ne s'agit pas de les chasser de l'école comme des êtres punis par Dieu ; mais il faut dire courageusement la vérité aux parents du malade en ajoutant que la suppression des études lui est indispensable si on veut atteindre la guérison.

2° Si l'adolescent franchit indemne les premières années de l'existence, il est bientôt appelé par le sort à devenir soldat, et, dans la caserne, de nouveaux dangers peuvent le menacer.

Aujourd'hui, tout le monde est soldat, tout le monde passe par l'armée, et on comprend tout l'intérêt qui s'attache à cette question de santé des jeunes troupiers, à une époque où l'on a besoin d'un gros effectif, et où nous rencontrons surtout parmi les jeunes recrues un grand nombre d'affaiblis. Brusquement, ces adolescents changent leur mode d'existence ; ils sont obligés disciplinairement à une vie nouvelle et souvent un peu sévère, et ils se trouvent dans des conditions pour lesquelles ils n'ont pas été préparés. La nuit, ils couchent dans des chambrées plus ou moins salubres, où il y a une agglomération exagérée de jeunes gens, et où le balayage à sec se pratique encore trop souvent. Qu'un jeune homme délicat tombe ainsi mal préparé, mal entraîné dans ce milieu collectif, et il est certain de s'en retourner ou d'être renvoyé phtisique. C'est le sort d'un très grand nombre de nos jeunes recrues qui fournissent le plus gros contingent des tuberculeux dans l'armée française. Nous devons cependant rendre justice à nos confrères de

l'armée qui veillent aujourd'hui avec la plus grande sollicitude à l'hygiène des troupes et réforment d'une façon temporaire ou définitive tout sujet tuberculeux. A ces réformes, il y a une critique sociale à adresser. Où vont ces jeunes phtisiques ? Ils retournent dans leur famille à laquelle ils apportent le germe de la maladie. Il est certain que l'Etat, qui nous emprunte gratuitement nos fils, contracte des devoirs vis-à-vis de nous et il n'a pas le droit de nous les renvoyer en état de consomption sans s'en préoccuper.

Malgré l'amélioration incontestable de l'hygiène militaire, il y a encore de nombreuses réformes utiles à introduire dans l'armée. Ces réformes sanitaires pourraient être appliquées du jour au lendemain et faire partie intégrale de la discipline militaire.

En quittant l'armée, le jeune homme retourne à sa première profession, soit aux travaux des champs, de l'industrie, du commerce ou d'une carrière libérale. Suivons-le socialement pour examiner les dangers qui le menacent.

3° Les ateliers sont les milieux collectifs les plus dangereux qui existent, d'abord à cause de leur grande fréquence et aussi à cause des vices inhérents à leur fonctionnement. C'est l'atelier qui a, après l'habitation, l'influence la plus néfaste sur la contagion tuberculeuse. Cette influence nocive a décuplé avec le développement si prodigieux de l'industrie moderne, et ce sont surtout les professions à production de poussières minérales et organiques qui exercent l'action la plus fâcheuse. C'est ainsi qu'on a observé un nombre prodigieux de phtisiques, jusqu'à 40 o/o, parmi les mineurs, les polisseurs de pierre et de verre, les cigariers, les menuisiers, les terrassiers, etc. Hurpy, de Dieppe, a soigné un grand nombre d'ouvriers d'une fabrique de cilice atteints

presque tous de phtisie. Ce praticien sagace a fait procéder à une désinfection sérieuse de la fabrique et a conseillé à tous les ouvriers le port d'un masque : depuis qu'on a pris ces simples mesures de précaution, le nombre de cas de phtisie a singulièrement diminué.

Mais ce ne sont pas seulement les industries à poussières, semblables à celles que nous venons de citer, qui déterminent la tuberculose. Il faut reconnaître que la plupart des ateliers constituent de véritables foyers de contagion à cause du manque d'hygiène et aussi à cause de l'agglomération excessive des ouvriers. J'ai procédé moi-même, il y a quelque temps, à une petite enquête sur l'état hygiénique de l'Imprimerie nationale. Les conditions d'hygiène y sont déplorables et le taux de mortalité des ouvriers de cette manufacture de l'Etat est effrayant : certaines années il est mort jusqu'à 15 o/o de ces malheureux par phtisie.

On prend encore moins de mesures de précaution dans les ateliers privés, qui manquent presque tous du nombre réglementaire de mètres cubes d'air et où le soleil et la lumière pénètrent difficilement. Dans la plupart de ces taudis collectifs, on fait encore à sec l'époussetage et le balayage. Des crachoirs hygiéniques, des lavabos, des salles de bain, on n'en trouve qu'exceptionnellement dans certaines manufactures d'industriels s'occupant de philanthropie. Mais ces derniers sont encore trop rares en France. Ajoutez à cela un excès de travail, surtout pour les débilités, les enfants et la femme, et le surmenage joint à de mauvaises conditions d'hygiène se charge de créer de toutes pièces de nombreux cas de phtisie.

« La civilisation, a dit Straus, en créant des industries malsaines et sédentaires, dans des espaces confinés, loin du

soleil et du grand air, rend les individus plus vulnérables, plus accessibles à la pénétration et au développement du bacille. »

Le fait est absolument vrai. Et cependant, l'ouvrier du champ ou de la ville contribue à la fortune publique. Il a donc droit à plus d'égards et les pouvoirs publics ont le devoir sacré de veiller à l'exécution parfaite des règles de l'hygiène. Ils doivent obliger les industriels à remédier aux dangers des professions directement meurtrières. Un réglement sanitaire doit diriger tout atelier, pour en interdire le balayage à sec, répandre les crachoirs pratiques à profusion, installer des salles d'hydrothérapie, réglementer les heures de travail, aérer largement une ou deux fois par jour pendant les heures de repas ou de récréation. Il faut empêcher légalement toute agglomération excessive et fermer tout local malsain. Enfin, de nombreuses inscriptions placardées sur le mur indiqueront à tout le monde l'importance des règles d'hygiène et surtout le danger de cracher par terre, qui n'est pas seulement une habitude dégoûtante, mais encore une coutume des plus dangereuses.

4° Nos grands magasins rivalisent de zèle dans la propagation tuberculeuse avec les ateliers. D'une façon plus luxueuse, ils répandent toute la journée des poussières contenues dans les tapis, dans les tentures, dans les tissus. Le balayage fait à la brosse sèche déplace la poussière d'un endroit pour le porter ailleurs. Il y a agglomération presque partout par suite d'un personnel très nombreux et aussi dans la journée par suite d'une clientèle sélect qui s'y porte et s'y entasse. Des crachoirs, il n'y en a nulle part. L'aération est insignifiante. Dans les salons d'essayage absolument noirs, ne disposant d'aucune baie, on sent l'odeur du fard mélangée

avec les émanations humaines. Vers le soir, il y a une telle poussière qui se lève, qu'on croirait se trouver dans les brouillards de Londres : la lumière électrique la plus éclatante a souvent la peine à dissiper ces brouillards. Quant au personnel, qui respire toute la journée ces poussières dangereuses et ces émanations méphitiques, ils prennent dans des sous-sols des repas souvent très sobres et il couchent sous les combles dans des dortoirs exigus.

Ce tableau sombre de l'hygiène de nos grands magasins n'est pas exagéré et, ce qui le prouve, c'est qu'un grand nombre de leurs employés succombent à la phtisie. Ignorants eux-mêmes, ces malheureux ne prennent aucune mesure de précaution, et ils répandent à profusion la tuberculose autour d'eux, la transmettent à leurs camarades ou au public.

5° Les employés de bureaux, les comptables, les clercs d'huissiers, d'avoués, de notaires, qui passent une grande partie de leur journée travaillant dans un air confiné, sont les victimes habituelles de la tuberculose. J'ai rapporté le cas d'un bureau de négociant où 7 employés sur 15 moururent de la phtisie. Landouzy a signalé la haute fréquence de la tuberculose chez les employés des postes et télégraphes qui sont enfermés dans des bureaux officiels mais malsains. Chez les gardiens de la paix, la mortalité par tuberculose est également très élevée et cela toujours pour les mêmes raisons.

6° Signalons encore le danger des chemins de fer. Cette industrie a pris une extension si considérable qu'elle occupe aujourd'hui une véritable armée d'employés et de fonctionnaires. De plus, le matériel sert chaque jour au transport de plusieurs milliers de voyageurs. Or, a-t-on pris certaines mesures sanitaires pour les employés et a-t-on assuré des

garanties d'hygiène aux voyageurs? Il s'en faut de beaucoup. Parmi les agents salariés, on compte un très grand nombre de cas de phtisie qu'on peut attribuer à deux causes : 1° à l'excès de travail exigé par les compagnies ; 2° à ce que les agents se trouvent constamment dans un milieu infecté.

En effet, les compagnies de chemin de fer ne prennent que peu de mesures pour assurer l'hygiène de leur exploitation. J'ai rapporté, et d'autres observateurs ont cité de nombreux cas équivoques de tuberculose gagnée dans des compartiments de chemin de fer. La phtisie est, du reste, commune chez les voyageurs de commerce qui fréquentent assidûment les wagons. On a prouvé aussi maintes fois expérimentalement que ces wagons sont infectés.

Par cette négligence si coupable, les compagnies tuent chaque jour plus de monde qu'en réunissant leurs victimes dues aux accidents de plusieurs années. Des réformes urgentes doivent être exigées sans retard, et ici l'Etat peut intervenir pour imposer les nombreuses mesures d'hygiène que tout le monde devine et qu'il est superflu d'exposer.

On voit, en résumé, que la tuberculose augmente surtout à cause des mauvaises conditions qu'on rencontre partout chez l'individu, dans la famille, dans les milieux collectifs. Partout, ces conditions laissent à désirer et demandent une réforme urgente et presque partout l'Etat peut et doit intervenir. En améliorant le sort de la masse, il jouera un rôle autrement efficace qu'en cherchant à tuer les bacilles. Il faut, sans doute, pratiquer la désinfection de tous les locaux infectés et recommander à tout phtisique, à tout le monde de ne jamais cracher par terre. Mais cette mesure sera insuffisante dans notre croisade contre la tuberculose. Cette mala-

die est en effet un véritable fléau général qui ne pourra être combattu efficacement que par une modification profonde, une grande amélioration de nos conditions sociales.

A cette amélioration, tout le monde peut et doit coopérer : individus, famille, collectivité, Etat. Je souhaite que ce livre, qui est destiné spécialement au public, lui fera comprendre ses devoirs, secouera son indifférence, réveillera son énergie. Si j'atteins ce résultat, je ne regretterai pas la peine d'avoir tenté un ouvrage de vulgarisation, qui, je l'espère, sera utile à la croisade antituberculeuse et servira la noble cause de l'humanité. Ce sera pour moi la meilleure des récompenses.

CHAPITRE PREMIER

Aperçu historique sur la tuberculose

La tuberculose était connue des anciens. — Un mot très exact assurément, qu'on répète volontiers à propos de la tuberculose : « La tuberculose, dit-on, est la peste des temps modernes. »

Ce mot pourrait prêter à une erreur historique, en laissant croire que le terrible fléau est d'apparition relativement récente. Il n'en est rien. Et si l'on dit qu'il est aujourd'hui le plus dévastateur de la santé publique, l'assimilant à celui qui a laissé le plus terrifiant renom de destruction et de malheur, c'est seulement pour montrer qu'à défaut de la peste ancienne, la peste proprement dite qui, dans les nations policées, a peu à peu reculé devant le progrès de l'hygiène, nous avons un autre fléau, une autre faucheuse de vies humaines qui ne laisse rien à désirer à celle qu'on osait à peine « appeler par son nom » et qui s'est substituée à elle dans son œuvre dévastatrice.

Mais il ne faudrait pas croire que la tuberculose est de date moderne. La maladie fut de tous temps ; et aussi loin qu'on remonte dans la mémoire des anciens, quelque anciens que soient les témoignages courants qu'on consulte, il est facile d'en trouver des relations plus ou moins précises,